

ANKARAD, 2022; 3(6):239-262	ankaradergisi06@gmail.com
e-ISSN: 2717-9052	DOI: 10.53838/ankarad.1184877

Araştırma Makalesi

**POUR UNE LECTURE GEOCRITIQUE DE MARRAKECH:
MOHAMED NEDALI, ELIAS CANETTI ET DANIEL
SIBONY**

Hafid ABOUELKACEM*

Résumé : De nos analyses géocritiques de Marrakech à la fois chez Nedali, Canetti et Sibony résulte le fait que le spectre chromatique de la ville n'a guère changé depuis le récit de voyage de Canetti. En cela que Marrakech est resté une ville rouge dans la littérature. Les regards analysés témoignent du fait que les remparts rouges ont fait notamment que les touristes que décrit Sibony qualifient la ville de rouge ou d'ocre. Le corpus déploie les strates temporelles ayant construit la ville. Les différents points de vue des trois auteurs permettent de saisir une des strates relatives à l'espace urbain de Marrakech. La présence d'un quartier juif que le récit de voyage de Canetti décrit comme un ghetto où réside la communauté juive à l'époque du protectorat. Sibony parle pour sa part dans son récit autobiographique d'une véritable situation d'exclusion. La réalité hétérolingue de la ville est manifeste dans la représentation littéraire de la ville. En cela que l'hébreu, le dialecte marocain, l'Amazighe et même le Français sont des langues qui participent au paysage de la ville.

Mots Clés : Géocritique, Marrakech, Nedali, Canetti, Sibony, Espace.

**MARAKES'İN JEOKRİTİK BİR OKUMASI İÇİN:
MOHAMED NEDALİ, ELİAS CANETTİ ET DANİEL
SİBONY**

Öz: Nedali, Canetti ve Sibony'de Marakeş'in jeokritik analizinden, Canetti'nin seyahatnamesinden bu yana şehrin renk yelpazesinin/çeşitliğinin pek değişmediği sonucu çıkmaktadır. Bu şekilde, Marakeş edebiyatta kırmızı bir şehir olarak kalmıştır. Analiz edilen görüşler, kırmızı surların Sibony tarafından tarif edilen turistlerin şehri kırmızı ya da aşı boyası olarak tanımlamasına

* Docteur en littérature française, FLSH, Université Ibno Zohr, Agadir, haafidabouelkacem@gmail.com, ORCID : 0000-0003-4391-8658.

neden olduğuna tanıklık etmektedir. Külliyyat, şehri inşa eden zamansal katmanları gözler önüne seriyor. Üç yazarın farklı bakış açıları, Marakeş'in kentsel mekânına ilişkin katmanlardan birini kavramamızı sağlıyor. Canetti'nin seyahatnamesinde getto olarak tanımladığı ve Protektora döneminde Yahudi cemaatinin ikamet ettiği bir Yahudi mahallesinin varlığı. Sibony otobiyografik anlatımında gerçek bir dışlanma durumundan söz etmektedir. Şehrin çok çeşitli dilli gerçekliği, şehrin edebi temsilinde açıkça görülmektedir. İbranice, Fas lehçesi, Amazigh ve hatta Fransızca şehrin manzarasına katılan dillerdir.

Anahtar Kelimeler: Jeoeleştirme, Marakeş, Nedali, Canetti, Sibony, Mekân

Introduction

Dans les recherches en littérature comparée, l'espace s'impose comme une thématique de prédilection. C'est notamment le cas des géocriticiens qui éclairent la lanterne de l'espace au travers d'une nouvelle approche. Elle se distingue des approches traditionnelles par les concepts clefs permettant d'appréhender les espaces imaginaires. Elle permet d'analyser les représentations des espaces géographiques tels que la ville dans des œuvres littéraires diverses. La théorie de Westphal s'inspire des travaux de Gaston Bachelard, de Gilles Deleuze et de Maurice Merleau Ponty et bien d'autres théoriciens de l'espace. Pour lui, la géocritique a pour vocation d'étudier les espaces humains ayant pris dans les œuvres littéraires une dimension imaginaire. Notre étude vise la ville de Marrakech qui se définit comme un lieu d'une densité littéraire importante. Plusieurs auteurs d'une grande renommée ont fait de la ville rouge l'espace de leurs déambulations tels que le prix Nobel en littérature Elias Canetti qui dans les Voix de Marrakech peint un tableau du Marrakech des années 50. Ainsi, il a enregistré les voix, les sons, les images et les odeurs perçus au fil de ses pas dans les lieux de la ville. Ce récit de voyage traduit un regard exogène que Westphal qualifie de point de vue de quelqu'un qui s'aventure dans des lieux qui lui sont inconnus. On peut citer aussi *Marrakech le départ* de Daniel Sibony qui décrit à la fois le Marrakech des années 50 et celui des années 2000 en cela que son retour à la ville après l'avoir quitté, il y a longtemps lui permet d'activer sa mémoire sur la ville. Le récit rapporte ainsi l'histoire de Haim Bouzaglou, l'alter égo de Sibony dans le Mellah, le quartier juif de Marrakech. À travers son regard qui s'apparente à ce que Westphal qualifie de point de vue allogène, le texte de Sibony traduit de manière claire une des strates de la ville, celle d'une époque où les juifs de la ville vivaient en plein ghetto en mettant en lumière les relations sociales problématiques de l'époque. Mohamed Nedali est aussi un auteur ayant fait de la ville le lieu de ses romans notamment *La Maison de Cicine* où il

accorde une vision endogène sur le Marrakech d'aujourd'hui. C'est le point de vue que Westphal qualifie de celui d'un autochtone, Nedali est un finconnaisseur des lieux de la ville et de ses habitants. Ainsi, au travers son regard sur la Médina de Marrakech et son architecture, on a pu saisir la ville et le registre chromatique qu'elle représente.

Une approche géocritique d'une telle ville exige de recourir aux concepts tels que la multifocalisation en cela que pour saisir la ville, l'on est sommé d'étudier ses lieux tels que perçus dans trois œuvres littéraires traduisant les points de vue endogène, allogène et exogène. Une géocritique de Marrakech est impensable si l'on se sert du regard d'un seul auteur. Ainsi, le deuxième concept clefs de la géocritique étant la polysensorialité en cela qu'il faudrait saisir la ville au travers des sensations visuelles, olfactives et auditives des sujets déambulateurs. En dernier lieu, le concept de stratigraphie occupe aussi une place primordiale dans les études géocritique en ce qu'elle permet de saisir les différentes strates relatives à la ville.

Pour entreprendre une géocritique de la ville, un survol théorique relatif aux dernières théories et concepts clefs nous est indispensable. Ainsi, nous allons définir l'approche géocritique dans sa version Westphalienne. Il serait aussi indispensable de penser les œuvres littéraires et les sensations qu'elles permettent de saisir. Il est aussi de circonstance de mettre en lumière la dimension multifocale de notre analyse de la ville. Il y a aussi nécessité de tirer au clair les différentes strates qui fondent la densité littéraire de Marrakech.

1. Considérations Théoriques

Comme le temps, la question de l'espace n'est plus le parent pauvre de la critique littéraire. La complexité de la perception de l'espace a fait le sujet de multiples études notamment par les phénoménologues tels que Bachelard et Merleau ponty. Depuis le texte fondateur de Bachelard en critique philosophique de la littérature à savoir *La poétique de l'espace*, plusieurs émules ont tenté des lectures de l'espace à titre d'exemple : Pierre Sansot qui a publié *Poétique de la ville*. Le célèbre essai philosophique de Bachelard s'en tient à une méthode qu'il intitule la topoanalyse qu'il définit comme « une psychologie systématique des sites de notre vie intime ».¹ Ainsi, ce qui occupe sa pensée étant l'étude des espaces de l'intimité guidée par ce qu'il intitule « la topophilie » résultant de la subjectivité de l'être. Quant à Pierre Sansot, on peut dire qu'il passe de la topophilie à la polyphilie en ce qu'il aborde l'espace métropolitain, c'est aussi une analyse

¹ Bachelard, 1957, p.20.

de l'espace proposant « une poétique de l'objet urbain ». ² De ces approches résultent d'autre telle que l'approche imagologique qui est fréquemment utilisée par les spécialistes de l'espace. Il s'agit d'une approche interdisciplinaire confrontant une culture regardante et une culture regardée qui sont séparé par ce que Westphal intitule « un écart différentiel ». ³ Toutefois, on reproche à cette approche son insuffisance en ce qu'elle ne peut prendre en compte l'étude « des espaces humains appréhendés dans leur globalité ». ⁴ Les études imagologiques sont ainsi axées sur l'analyse des représentations de l'étranger dans les textes littéraires. Cela a été mis en lumière par Jean Marc Maura qui voit que l'imagologie "refuse de tenir l'image littéraire pour la mise en présence d'un étranger préexistant au texte ou pour un double de la réalité étrangère. Elle la considère plutôt comme l'indice d'un fantasme, d'une idéologie, d'une utopie propres à une conscience rêvant l'altérité ". ⁵ De là, à dire que c'est le sujet qui devient d'intérêt profond et non l'objet représenté qui s'efface, c'est une des conclusions du théoricien Bertrand Westphal. La géocritique selon lui évite de « se cantonner dans l'étude de la représentation de l'autre, au sens où cette altérité est entendue en imagologie ». ⁶ En outre, la thématologie s'impose aussi comme étant une approche traditionnelle qui s'intéresse à des thèmes tels que la ville, l'île, le fleuve ou encore la montagne. C'est une approche centrée sur un seul regard.

Le théoricien Bertrand Westphal avance l'idée que la géocritique est une théorie de l'analyse de l'espace en ce qu'elle accorde la possibilité de « sonder les espaces humains que les arts mimétiques agencent par et dans le texte, par et dans l'image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage ». ⁷ Et les théoriciens d'ajouter que cette approche donne à penser les identités culturelles. Elle se veut une « approche littéraire (ou interartistique) de la représentation des espaces humains ». ⁸ De ce fait, elle se propose de cerner la dimension littéraire de l'espace, en d'autres termes, c'est une tentative d'ériger une cartographie

² Sansot, 1973, p. 387

³ Westphal, 2000.

⁴ Westphal, 2000.

⁵ Moura, 1998, p. 41.

⁶ Westphal, 2000.

⁷ Westphal, 2007, p. 17.

⁸ Westphal, 2007, p. 8.

des espaces humains.⁹ La méthodologie que propose Westphal est géocentrée et interdisciplinaire, ce qui conforte l'idée, que par l'intérêt qu'elle porte à l'espace, elle puise dans plusieurs champs de recherche en sciences humaines tels que géographie et la philosophie.

De cela résulte des concepts tels que la multifocalisation, la stratigraphie, la polysensorialité et l'intertextualité. Primo, la multifocalisation du fait que la géocritique d'une ville n'est pensable que si l'on se base sur plusieurs œuvres, autrement sur un corpus multiple. Ce corpus doit traduire les points de vue endogène, allogène et exogène. Secundo, la polysensorialité ou la perception polysensorielle permet de mettre en lumière la perception visuelle, auditive et olfactive. En effet, la lecture de l'espace exige de prendre en considération non seulement le regard mais également tous les sens présents dans la perception de l'espace. Tertio, la finalité de la géocritique étant la stratigraphie du fait qu'elle tend à reconstruire le lieu en suivant un principe archéologique. Khaled Zekri précise dans ce sens que « la saisie du lieu se fait par rapport à quelque chose qui lui préexiste ».¹⁰ Il est donc indispensable d'examiner les différentes strates qu'un lieu étalent, superposent. Il y a donc évidence que la géocritique vise l'étude d'un lieu à travers un corpus divers, cela explique pourquoi la ville est un lieu de prédilection chez les spécialistes en géocritique. La ville est comme le stipule Barthes « est un idéogramme: le Texte continue ».¹¹ On peut dire également que dès que l'acte d'écrire signifie selon Jean Roudaut l'ébauche d'une ville imaginaire.¹² C'est cela qu'il met en lumière comme suit : « les villes se déploient dans un espace mental ».¹³ Il poursuit sa réflexion en avançant l'idée que la ville « devient dans un roman une construction de mots, qui s'accompagne donc d'une interprétation ».¹⁴

Dans notre étude, on vise la ville comme champ, la géocritique nous propose le concept de multifocalisation qui exige un corpus formé d'œuvre traduisant trois regards hétérogènes sur la ville à savoir : le regard exogène, allogène et endogène. De là à dire que des points de vue divers sont exigés dans une approche géocritique. Confronter ces regards permet de mieux saisir la ville en littérature. C'est pour cela que le regard du voyageur, ainsi

⁹ Westphal, 2007, p. 32.

¹⁰ Zekri, 2013.

¹¹ Barthes, 1970, p. 44.

¹² Roudaut, 1990, p.23.

¹³ Roudaut, 1990, p. 86.

¹⁴ Roudaut, 1990, p. 23.

que celui de quelqu'un pour qui la ville et ses endroits paraissent familiers est d'une nécessité aveugle.

La ville de Marrakech comme espace humain se prête à merveille à l'approche géocritique. Cela peut être expliqué par ce que Westphal appelle « *la densité littéraire du lieu* »¹⁵ du fait de la tendance de l'approche géocritique à l'élaboration de références croisées, d'interactions. Le regard endogène est celui de Mohamed Nedali dans *La Maison de Cicine*. Le roman de Sibony *Marrakech le départ* traduit un regard allogène. Pour ce qui est du regard exogène, on peut dire que « les Voix de Marrakech », le traduit de manière claire.

Marrakech Polysensorialisée

Il est d'évidence que « le corps et l'esprit agissent en complices dans le rapport au lieu ».¹⁶ C'est le rapport qu'établit l'être par le biais de son corps au lieu qui permet de saisir l'espace. C'est cela que qualifie De Certeau d'« énonciations piétonnières ».¹⁷ Les sensations de l'être sont d'importance dans une lecture géocritique de l'espace. Partant du fait que la marche du déambulateur génère le sentiment de l'espace¹⁸ et que le corps, l'espace et le monde se répondent.¹⁹ Nous tenterons de mettre en lumière l'espace tel que perçu par les sujets marcheurs dans les romans constituant notre corpus.

En effet, ils manifestent beaucoup d'intérêt envers les couleurs que déploie la ville devant le regard des visiteurs. C'est dans ce face à face que l'on peut saisir une dimension à la fois imaginaire et picturale. Les murailles entourant la ville et le soleil qui s'abat sur elle lui accordent parfois une teinte originelle. Ainsi, le narrateur décrit ce fait à partir de ses expériences, ses sensations ainsi que ses souvenirs. S'impose donc la nécessité aveugle de mettre en lumière le parcours, ou le cheminement des sujets marcheurs en tirant au clair les perceptions olfactives, auditives et visuelles. Cela est bien susceptible d'avoir une meilleure connaissance du référent spatial. Ainsi dans l'univers parcouru par l'alter égo de Sibony, on remarque que le marcheur est fasciné par les lieux de Marrakech, les lieux où il avait vécu son enfance. Le regard de Sibony est celui de quelqu'un qui connaît les lieux mais que sa mémoire s'active au fil des pas. C'est un regard qui s'apparente à ce que Westphal qualifie de regard allogène. Ainsi, il décrit

¹⁵ Westphal, 2000.

¹⁶ Carpentier, 2004, p. 48.

¹⁷ Certeau, 1994, p. 148.

¹⁸ Solnit, 2002, p. 10.

¹⁹ Solnit, 2002, p. 12.

sa marche dans la ville d'autrefois : « Enfant, je marche pendant des heures les après-midi brûlantes ; je m'éloigne vers les confins de la ville, vers l'Agdal ou la Ménara, à bonne distance des remparts rouges. Car la ville est « rouge », tous les touristes le disent. ».²⁰ Ce passage témoigne du fait que la ville est bien rouge. D'après la perception visuelle, la ville est celle des remparts rouges. La ville acquiert donc une image rouge, ocre dans le texte de Sibony, ce qui donne à penser qu'il s'agit d'une ville orientale. C'est aussi une ville où règne un soleil éclatant et brulant. C'est là une des sensations que Bouzaglou le narrateur éprouve dès ses premières heures. Sibony s'est donc inspiré du réel rien qu'en décrivant les sensations que son corps perçoit. En cela que la ville a toujours été qualifiée d'ocre par les spécialistes. La théorie géocritique insiste sur le fait qu'il existe une interaction entre la littérature et la réalité. La ville est aussi perçue comme un espace urbain « avec des petits carrés de rose sur fond rose, ses jardins et ses palmiers »²¹, « la couleur des murs dont l'ocre est assombrie par le soir »²² « les murs couleur d'argile ». ²³ Tous ces mots corroborent le fait que les frontières entre le réel et l'imaginaire s'entremêlent et se dissipent. D'autres images sensorielles résultent du regard lucide du narrateur telles que celles d'un espace vide qui prend une couleur éclatante. Il s'agit d'un lieu décrit comme un « décor moyenâgeux » où règnent le calme et la lumière. C'est le quartier juif, le lieu où il avait connu un exil chez soi. Il est aussi qualifié de la place centrale, le lieu avec lequel le narrateur est profondément lié. On peut dire que la marche du narrateur dans le Mellah active non seulement ses sens, c'est aussi sa mémoire.

Il découle de ce passage que la mémoire et la marche ont des liens puissants du fait que dès qu'il y pose les pieds, il se rend compte que le Mellah n'était qu'un univers multiforme et chaotique qui grouillait de vie auparavant. Une vie pleine d'exil malgré le fait qu'il était chez soi. La mémoire que la perception visuelle excite donne à penser qu'il s'agissait d'une condition inférieure. Les sens mettent en lumière le lieu et les raisons ayant fait qu'il est devenu vide. A titre d'évidence, ce qu'il appelle « le vide ambiant » qui prend « une couleur éclatante ». C'est ainsi que le Mellah acquiert « un décor moyenâgeux baigné de calme et de lumière ». ²⁴ Les images du vide s'étalent devant le regard du narrateur au fil des pats en ce qu'il « *parcourt*

²⁰ Sibony, 2009,p. 37.

²¹ Sibony, 2009,p. 37

²² Sibony, 2009, p. 236.

²³ Sibony, 2009, p. 56.

²⁴ Sibony, 2009, p. 47.

*de grands espaces presque déserts. ».*²⁵ Il s'agit d'un vide qu'il qualifie « d'impalpable » qu'il avoue avoir aimé un « vide plus fort que tout, qui envahit l'air brûlant, la terre ocre, les avenues couleur d'argile où nos vies sont captives. ».²⁶ De cela, on peut déduire que les avenues perçus par l'œil aux aguets du contemplateur ont une couleur d'argile et que la terre est à ses yeux ocre.

Entre la ville telle qu'elle était avant le départ, et la ville d'aujourd'hui, Sibony souligne le fait qu'elle est devenue grande. C'est les mêmes couleurs qui caractérisaient la ville, le même décor où Sibony a grandi. Ces mots-là montrent que certains lieux de Marrakech de Sibony n'ont pas changé à l'encontre du Mellah.

La Ménara. Ici, la ville s'est agrandie, mais elle reste la même. Juste plus dense, plus enflée. Beaucoup d'avenues nouvelles qui se ressemblent. Heureusement, le ciel bleu, les maisons rouges et les palmiers, tout le décor où j'ai grandi est là, et s'offre distraitement aux caresses de la mémoire.²⁷

La ville a donc muté tout en restant la même, le narrateur évoque le fait que des lieux ont grandi et devenu assez denses. Aux yeux de Bouzaglou, heureusement la ville n'a pas perdu le décor où il a vécu. Son regard est notamment tombé sur « les maisons rouges », « les palmiers aussi ». Dans la même optique, sa marche dans le Mellah et ses ruelles le frappe de stupéfaction parce qu'exiguës « Je m'étonne de l'exiguïté du quartier où nous étions si nombreux. ».²⁸

Le récit nedalien traduit un regard endogène sur les lieux de Marrakech et l'architecture de la ville tels que la Médina. L'image de Marrakech ville ocre est également présente dans le récit. On peut citer le fait que : « aux portes de la cité rouge ».²⁹ C'est ainsi qu'intitule le narrateur Marrakech après qu'Idar y a débarqué. Il ajoute également que « la cité ocre ralliait de plus en plus de monde ».³⁰ C'est cela qui explique pourquoi le narrateur s'y rend après avoir tout perdu au village. Au travers du regard du narrateur, les demeures de la médina se dévoilent, il s'agit de « vieilles demeures basses de la médina, avec d'épais murs en pisé et un plafond haut

²⁵ Sibony, 2009, p.36.

²⁶ Sibony, 2009, p. 36.

²⁷ Sibony, 2009, p.150.

²⁸ Sibony, 2009, p. 48.

²⁹ Nedali, 2010, p.11.

³⁰ Nedali, 2010, p. 87.

de cinq mètres.».³¹ Ainsi, se dessine une image de la Médina, partie ancienne de la ville, un quartier offrant le décor originelle et oriental.

Le livre de Canetti est un récit de voyage, celui des voix, des sons et des sensations captés lors de ses déambulations. Aux yeux de Canetti, la ville est bien rouge. Ce passage en témoigne manifestement : « Pendant le reste de notre séjour dans la ville rouge, nous ne parlâmes jamais plus de chameaux ». ³² Ce registre chromatique est donc dominant dans la littérature écrite sur Marrakech. Notre sujet marcheur prête beaucoup d'attention à l'architecture de la ville, c'est près des remparts de la ville que son récit trouve commencement. L'œil aux aguets, l'alter égo de Canetti perçoit les enceintes fortifiées de Marrakech, celles de Bab el khemis : « *Devant Bab el khemis, une des portes de la ville ancienne, de l'autre côté de l'enceinte fortifiée* ». ³³ « *Nous longions les remparts ; le soir tombant, la splendeur rouge de la muraille allait s'éteignant* », « *Je goutais le changement graduelle de la couleur* » « *C'est une image de paix dans le crépuscule. La couleur des chameaux se confondait avec celle de la muraille.* » ³⁴ Ce détail chromatique abondant dans le texte donne à penser que la ville était également au moment où Canetti longeait ses remparts, une ville aux murailles rouges.

La sensation visuelle permet de saisir le tissu urbain de la médina de Marrakech, il s'agit des ruelles labyrinthiques que l'on nomme en dialecte marocain « Derb ». C'est ce qui forme la morphologie urbaine de Marrakech jusqu'à présent. Canetti par la suite nous introduit dans la réalité des habitations de la ville rouge. La maison à laquelle il entre lui accorde une sensation d'exotisme en ce qu'elle a peu de fenêtre donnant sur la ruelle, parfois aucune fenêtre. Il remarque également que la cour permet d'embrasser le ciel et le toit de l'habitation permet d'embrasser toutes la ville, ses terrasses et les paysages qu'elle étale devant les yeux. L'architecture de la maison s'apparente à celle d'un Riad, c'est donc là un lieu, un espace humain que la littérature représente fidèlement. Cette habitation est similaire à celle représentée par Nedali à savoir Dar Louriki.

D'autres sensations s'imposent dans l'espace urbain parcouru par l'alter égo de Canetti, c'est notamment à l'entrée d'un souk qu'il perçoit la présence d'une odeur celle des épices qui lui paraît agréable : « *Les souks sentent les épices, il y fait frais et ils ruissellent de couleurs. L'odeur, qui*

³¹ Nedali, 2010, p. 180.

³² Canetti, 1980, p.20.

³³ Canetti, 1980, p.9.

³⁴ Canetti, 1980, p.11.

est toujours agréable, change toutefois suivant la nature des marchandises ». ³⁵ Au fil des pats, l'odeur change, c'est ce qui distingue ce lieu où les sensations olfactives du narrateur s'activent pleinement. L'endroit n'est seulement celui des odeurs, il est aussi un endroit cacophoniques où le tumulte des gens règne. C'est notamment dans le marché des aveugles qu'il perçoit un son qui est redondant. C'est la voix répétitive de la misère à savoir celle des mendiants aveugles qui répètent sans se lasser le nom d'Allah. C'est une voix étrange et exotique qu'il perçoit mais qui lui est insignifiante et incompréhensible. C'est la voix de ce qu'il appelle « les saints de la répétition », c'est aussi une des voix mystiques de la ville de Marrakech. D'autres voix intriguent le narrateur tel que celle de l'épisode de la rencontre des chameaux. C'est à Bab Khemis qu'il perçoit d'abord par la vue puis par l'audition, une voix qui le trouble et l'introduit dans un vertige métaphysique, celle d'un chameau enragé qui est sur le point d'être égorgé près des remparts de la ville. La scène n'est pas seulement celle où domine la vue car la lutte du chameau et le son que le chameau émet trouble le narrateur. Ce lieu silencieux où le chameau baigne dans le rouge sang a stupéfait le narrateur. A cela s'ajoute, la couleur rouge du coucher de soleil permet au narrateur de percevoir un paysage dominé par la mort.

Les déambulations de Canetti le mène à découvrir d'autres voix à savoir celles des conteurs de la place Jemâa elfna, des voix qui le frappe de stupéfaction et le fascine. C'est la voix des mots, des mots ayant un pouvoir sur les esprits. Il s'agit de voix dont l'intensité est bien manifeste, ce qui fascine le narrateur et excite chez lui une ardente volonté d'appréhender le sens des mots des conteurs. Ces mots ou ces voix dit avec « véhémence » « avec flamme » ³⁶ le fascine malgré le fait qu'ils lui sont incompréhensibles. Cette qualité oratoire fait des mots ou des voix de Marrakech une flamme qui ensorcelle le voyageur s'impose dans ce lieu exogène et devient une caractéristique de la ville.

Dans Marrakech le départ, le narrateur se livre à une marche difficile dans la place de Jemâa Elfna du fait d'une ardente chaleur. Plusieurs expressions en témoigne clairement telles que « la canicule est forte » ³⁷ « Que faire dans cette pièce sombre où passe à peine un trait de lumière » ³⁸

³⁵ Canetti, 1980, p. 21.

³⁶ Canetti, 1980, p. 91.

³⁷ Sibony, 2009, p. 51

³⁸ Sibony, 2009, p. 51

« le grand soleil « qui tue l’oiseau ».³⁹ « la place était surtout écrasée par le soleil, en été ; un soleil brûlant, l-gaïla »⁴⁰. On comprend que dans ce lieu, le soleil brûle et fracasse voire même tue et introduit les êtres dans une trépidation, dans une torpeur et une renaissance. La couleur rouge et la canicule fonde ce lieu. Les sensations olfactives sont aussi manifestes dans les lieux que l’alter égo de Sibony arpente tel que dans la médina, il admet avoir humé les boutiques parfumées « en humant ces boutiques parfumées ».⁴¹ « J’ai parcouru tous les souks et les marchés, j’ai humé la ville, je l’ai respirée, absorbée. J’en connais les bruits et les gestes, ceux des cochers, des forgerons, des cardeurs de laine, des artisans du bois, du cuir, du cuivre ».⁴² Il s’agit dans ce passage de ce que Westphal intitule « l’espace sensoriel », résultant de la perception polysensorielle de la ville. C’est des images de la lumière, des sons, de la chaleur qu’il s’agit dans ces passages. C’est notamment dans sa traîne dans les cafés de la ville qu’il perçoit une odeur identifiant la ville : « *Au loin, je vois Berrima ; Nous traînions là, et dans les cafés enfumés où flotte l’odeur du haschisch.* ».⁴³ Ainsi, l’espace sensoriel étant en lien l’odeur du Haschich régnant dans les cafés qu’arpente le narrateur. C’est donc ce lieu là avec ses odeurs qui l’introduit dans ce qu’il nomme « *Le « vertige » des senteurs ou des parfums* ».⁴⁴ D’après cela, l’on rejoint nettement le fait que « la géographie éclaire utilement l’étude littéraire. Les odeurs et parfums ne constituent d’ailleurs qu’un des aspects de l’espace sensoriel ».⁴⁵ D’autres éléments dans le texte mettent en lumière des sensations auditives telles que dans l’épisode où il décrit la musique des Gnaouas au moment d’un moussem. Il s’agit de ce qu’il appelle des « *rythmes métalliques* » qui conduisent les gens à des « *scène de dépossession* ».⁴⁶ Au regard du narrateur, c’est une musique mystérieuse qui est le produit d’un métissage culturel. L’espace où le narrateur se trouve est ainsi saturé de voix, de cris, mais aussi de perte de soi, de transe qui découle des rythmes de la musique Gnaouis. L’univers de Sibony est donc celui d’un rituel fait de sons et de cris, de possession thérapeutique faite de rythmes et de transe mystérieux. De là à dire que la

³⁹ Sibony, 2009, p. 51.

⁴⁰ Ibid. p., 191. Ici, s’impose la nécessité de définir le mot « gaïla » appartient au dialecte marocain, il signifie la canicule, soleil ardent.

⁴¹ Sibony, 2009,p. 92.

⁴² Sibony, 2009,p. 93.

⁴³ Sibony, 2009, p. 164.

⁴⁴ Sibony, 2009, p. 125.

⁴⁵ Sibony, 2009, p. 125.

⁴⁶ Sibony, 2009,p. 219.

ville de Marrakech est faite d'un métissage culturel en ce qu'elle mêle non seulement des pratiques africaines ancestrales, un mysticisme arabo-musulman, mais aussi des ressources culturelles berbères autochtones.

A titre de résultat, le spectre chromatique de la ville n'a guère changé depuis le récit de voyage de Canetti. En cela que Marrakech est resté une ville rouge dans la littérature. Les regards analysés témoignent du fait que les remparts rouges ont fait notamment que les touristes que décrit Sibony qualifient la ville de rouge ou d'ocre. Dans le texte de Nedali, Marrakech est bien une cité aux portes rouges, une cité ocre qui raillaient de plus en plus de monde. Il s'agit aussi d'une ville aux murs couleurs d'argile. La ville acquiert aussi dans les textes l'image d'une ville où s'abat un soleil éclatant. D'où la sensation de chaleur brûlante que les personnages dans les romans de notre corpus perçoivent. Ces images et ces sensations fédèrent limpide le regard exogène, allogène et endogène. On peut dire que ces images font que les frontières entre le réel et l'imaginaire se dissipent.

Le point de vue qu'il soit exogène, allogène ou endogène traduit manifestement l'idée que par exemple le Mellah, lieu qui a reçu beaucoup d'intérêt de la part de Sibony et de Canetti, est perçu comme ghetto, un lieu vide d'une couleur éclatante. C'est en partie ce que le regard lucide de Sibony capte. Outre la vacuité du lieu, il s'agit aussi d'un espace qui offre un décor moyenâgeux. La vision de Canetti, elle capte les signes d'un lieu dense qui grouille de gens selon Canetti. Ainsi, si les espaces paraissent déserts pour Sibony, Canetti les perçoit comme pleine de voix et d'une population d'une densité étonnante.

La ville sent bon en ce qu'elle conduit le narrateur de Marrakech le départ vers le vertige en cela que sa déambulation dans les cafés de la ville lui fait sentir une odeur du Haschich. C'est ainsi que dans le récit de Sibony la ville devient lieu des sensations de vertiges, lieu aussi des senteurs et des parfums. A cela s'ajoute, l'image d'une ville des rythmes métalliques de la musique des Gnaouas, la ville des rythmes mystiques. Quant au récit de Canetti, la marche de l'alter égo dans les souks de la ville lui fait sentir une odeur d'épices.

Marrakech Stratigraphiée

De nos lectures résultent le fait que les point de vues exogène, allogène et endogène déploient les strates temporelles de Marrakech. À travers le texte de Canetti, l'on eut saisir une multiplicité de faits liés aux mœurs et aux coutumes de la société marocaine de l'époque lors de son séjour en 1953. Il s'agit en fait d'éléments relatifs à la culture des gens, à leurs religions. En ce sens, l'aspect anthropologique s'avère aussi l'un des sujets que la

géocritique comme approche visant les espaces humains tente de mettre en lumière.

La découverte de la ville se fait en marchant dans ses lieux, en étant l'œil aux aguets dans l'intention de saisir la culture des gens. La marche introduit l'alter ego de Canetti dans le Mellah. C'est une occasion pour lui de parler d'une communauté vivant à l'écart entre les murailles, dans un ghetto. Il s'agit là d'une des strates que le récit de voyage permet de percevoir, une strate qui donne à réfléchir que le récit de Canetti se présente comme un récit de quête de ses origines de juif sépharade. Son regard lucide permet de savoir que le Mellah est peuplé par une variété de figures humaines. Toutefois, l'on admet que le lieu conserve un caractère communautaire et identitaire bien manifeste. Ce lieu anthropologique a dans le texte de Canetti et celui de Sibony la même représentation : « A l'intérieur de cette muraille qui l'entourait sur ses quatre côtés, se trouvait le Mellah, le quartier juif ».⁴⁷ Cette description rejoint celle de Sibony en ce qu'elle traduit explicitement l'idée du Mellah perçu comme ghetto. En cela que les deux perceptions du lieu par Canetti et Sibony se superposent et permettent une analyse parallèle de ce lieu anthropologique où l'identité juive est fortement significative. Canetti décrit également les habitants du Mellah, pour lui, « La plupart portaient la petite calotte noire qui les distingue »⁴⁸. Il ajoute également que « Ici les juifs, un très grand nombre était barbu ».⁴⁹ Il montre ainsi la façon d'être des juifs de l'époque dans l'espace de la ville, leur inquiétude, leur peur « Il y avait des juifs éternels dont l'inquiétude se lisait sur tout le corps ».⁵⁰ On comprend à travers le regard descripteur du narrateur que le lieu est celui des juifs et qu'il a un caractère identitaire bien manifeste. Ses racines de juifs sépharades s'activent en lui au point de vouloir « redevenir cette place juive ».⁵¹ Le regard de Canetti est donc celui d'un homme en quête de ses origines dans Marrakech d'autrefois. En ce sens, l'histoire de la ville est aussi celle d'une communauté à savoir celle du judaïsme et des juifs ayant vécu dans le Marrakech des années cinquante.

Le retour de Sibony à Marrakech, sa ville natale est celui d'une douleur mêlée de joie, celle du départ : « (...) je n'ai jamais été chez moi, et j'y

⁴⁷ Sibony, 2009, p. 47.

⁴⁸ Canetti, 1980, p. 47

⁴⁹ Canetti, 1980, p. 47.

⁵⁰ Canetti, 1980, p. 48.

⁵¹ Canetti, 1980, p. 53.

retrouve l'impression de n'avoir un « chez moi » qu'en partance ». ⁵² Le narrateur et ses semblables ont cette étrange sensation de vivre dans ce qu'il intitule un « exil chez soi ». Le lieu ne lui permet pas d'avoir une impression de chez soi. Le lien qu'il a avec Marrakech est fait de détresse : « la ville a grandi, elle a franchi les limites qu'elle avait dans ma mémoire, mais mon lien avec elle garde sa teinte de détresse sereine – où l'horizon est bouché ». ⁵³ Cela étant en lien manifeste avec la situation des juifs dans le Mellah à l'époque à savoir leur statut de dhimmis. La ville lui est donc un exil chez soi. Il précise que son Marrakech n'est plus et que la ville dans laquelle il est à présent n'est plus la même. Le narrateur Bouzaglou affirme : « Mais votre ville à vous, sachez-le car je vois que vous ne venez pas souvent, elle a disparu, elle est débordée. D'ailleurs on dit que Marrakech est débordante, elle est devenue ville du monde. ». ⁵⁴ La ville a donc subie de profondes mutations en ce qu'elle n'est plus la même au regard du narrateur. En cela que c'est une ville débordante et débordée parce que devenue une ville monde.

Le Mellah était un ghetto, un symbole d'enfermement et de condition inférieure. C'est cela qui définit le lieu et l'histoire du quartier où il résidait au moment de son enfance. Selon une étude de Colette Zytynicki, le Mellah de Marrakech fut construit en 1567⁵⁵, par la dynastie des Saadiens dans l'intention de séparer les juifs du reste de la population afin de les protéger du fanatisme de la population musulmane, longtemps promu par les Almohades. Dans son étude du Mellah, Quentin Wibaux affirme que le Mellah est construit de telle sorte qu'il puisse préserver les juifs, le quartier est ceint de murailles, c'est le sultan Saadien Abdellah el- Ghalib qui a commencé en 1557 à y transférer les juifs.

Je traverse le Mellah ; la place centrale (oust soq) est délabrée comme tout le quartier. Je la revois dans ma mémoire telle qu'elle était. Un ghetto bien sûr, un symbole d'enfermement, de condition inférieure, c'est admis et on l'oublie ; C'est un univers multiforme et chaotique, tenu par la loi du Livre et par un sens de la dignité que la misère aigüise. ⁵⁶

Le Mellah est donc le lieu d'une mémoire, d'une identité, d'une existence et d'une histoire à savoir celle des juifs. Le récit de Sibony en témoigne

⁵² Sibony, 2009, p. 23.

⁵³ Sibony, 2009, p. 47.

⁵⁴ Sibony, 2009, p. 71.

⁵⁵ Zytynicki, 2011, p. 359.

⁵⁶ Sibony, 2009, p. 51.

manifestement, il a notamment la sensation d'être « dans les ruelles de la médina et dans celles de Jérusalem ». ⁵⁷ Il ajoute qu'il est « dans une ville irréaliste où ces rues s'entremêlent ». ⁵⁸ Cela traduit à bien des égards le fait que Marrakech n'est pas une ville étrangère à l'auteur, elle lui est connaissable exactement et au même titre que la ville qui lui est sainte.

Le point de vue de Sibony sur la ville est celui d'un homme ayant vécu dans la ville et l'ayant quitté. Son retour est vécu autrement en ce que sa mémoire s'active au fil des pats. Marrakech pour lui est un « lieu bizarre où le départ et le retour s'entremêlent. ». ⁵⁹ La ville ocre lui est aussi « ce pays du grand retour, c'est l'exil-chez-soi ; comme à Marrakech ». ⁶⁰ Force est donc de constater que pour un juif de l'époque, la ville rouge est bien un lieu où l'on ne pense qu'au départ du fait que la sensation de chez soi leur est difficilement concevable.

Bouzaglou remarque que la ville a beaucoup changé notamment la forêt de palmiers ou encore le vertige des arbres près de l'oued Tensift. Aujourd'hui, le lieu n'est plus le même aux yeux de Sibony en ce que le lieu est rongé de maisons rouges et de résidences. Cet espace vert est envahi par l'immobilier, il en reste que des « échos lointain » dans la mémoire de Sibony. De là à dire que cet espace vert s'est rétréci en l'absence de Sibony. C'est ce qu'il exprime ainsi « je pense comme autrefois à la ville qui est immense. ». ⁶¹ La ville n'est donc plus la même au regard de Sibony. On constate notamment que la médina de Marrakech, lieu mondialement connu avec ses riads traditionnels, est un endroit, précise Sibony, où la tradition est vaincue par l'occident :

Beaucoup achètent en Médina de petits riads – souvent de simples maisons avec patio et jardinet – ou des plus grands qu'ils rénovent. Banal, tout ça, c'est vrai : la tradition, vaincue par l'Occident, se conserve pour lui et lui revend de l'authentique. ⁶²

Il nous est évident que la représentation allogène de la ville de Marrakech montre qu'elle s'agit d'une ville monde par ces riads. C'est donc un roman proposant une stratification de la ville en ce qu'il éclaire le Marrakech d'autrefois, celui du Mellah, et le Marrakech d'aujourd'hui, celui d'une ville monde. C'est ainsi que Bouzaglou décrit Marrakech :

⁵⁷ Sibony, 2009, p. 51.

⁵⁸ Sibony, 2009, p. 51.

⁵⁹ Sibony, 2009, p. 207.

⁶⁰ Sibony, 2009, p. 207.

⁶¹ Sibony, 2009, p. 48.

⁶² Sibony, 2009, p. 69.

Elle a disparu, elle est débordée. D'ailleurs on dit que Marrakech est débordante, elle est devenue ville du monde. En Amérique ou ailleurs, les grands hôtels l'ont dans leur revue, celle qu'on trouve dans le salon, avec un reportage sur la ville et des photos retouchées de la Médina et des riads.⁶³

On comprend que Sibony a vécu dans la ville jusqu'à l'âge de 13 ans comme il le dit lui-même avant de partir en France. Il précise qu'en 1955, la ville était manifestement séparée en deux parties :

Dans la ville, il y avait eux, nous et les chrétiens (nsara) – qu'on voyait rarement : ils habitaient le quartier moderne, le Guéliz ; Mais dans la Médina, la partie traditionnelle, il y avait eux (l-mslmine) et nous (l-iheud), c'est tout. Nous étions dans le pays depuis vingt siècles, bien avant eux, bien avant qu'ils ne le conquièrent.⁶⁴

La partie moderne était habitée à l'époque par les chrétiens, ils jouissaient de privilèges pas comme les autres (les juifs et les musulmans). Il s'agit selon les mots de l'auteur d'un quartier où l'on pouvait se sentir en Europe. Quant à la médina, partie traditionnelle de la ville, il souligne le fait que cet endroit était abrité par : « eux (l-mslmine) et nous (l-iheud) »⁶⁵. Le texte met également en lumière l'histoire du lieu en évoquant le fait que les juifs sont arrivés bien avant que le lieu ne soit conquis par les musulmans. Cela dit, les juifs ont bien entendu joué un rôle important dans l'identité et l'histoire de Marrakech.

Au fil de son séjour dans la ville, Canetti se retrouve déconcerté par la complexité de l'espace urbain. Après avoir parcouru les zones commerçantes et touristiques de la ville, il se tourne vers les lieux de la vie privé. Il se voit témoin non seulement de voix, mais aussi de coutumes islamiques des habitants et de règles de la société. Les trois écrivains évoquent plusieurs lois religieuses gouvernant la société de Marrakech. Cela est d'importance en ce qu'il permet de mettre en évidence une strate relative à l'organisation de la société de Marrakech. Il décrit ainsi les prescriptions morales et religieuses ainsi que les questions de genre de l'époque. Il évoque le fait que l'espace urbain de Marrakech peut être saisi comme un espace rempli de normes et de codes, c'est-à-dire qu'il est régi par des lois résultant de la pratique religieuse musulmane. Aux yeux de

⁶³ Sibony, 2009, p. 69.

⁶⁴ Sibony, 2009, p. 17.

⁶⁵ Ici, les mots (l-mslmine), (l-iheud) appartiennent au dialecte marocain, le premier a comme signification (les musulmans) quant au deuxième, c'est (les juifs).

Canetti, ces lois religieuses sont d'une grande étrangeté. Il voit qu'il y a dans cet espace social une multiplicité d'interdits qui lui ôte la liberté. Le narrateur constate que ces lois et codes ont fait que l'espace des bruits et des regards à savoir l'espace public est manifestement celui des hommes, alors que le monde muet et clos qu'est l'espace privé est limpide celui des femmes. Si la femme sort, elle se doit de mettre un voile « On n'adresse pas la parole dans la rue à une femme voilée ». ⁶⁶ On peut citer aussi l'épisode où Canetti se sent en liberté lorsqu'il se trouve au toit de la maison, il se trouve surpris par le fait que l'interdit est également présent à ce moment-là : « On ne doit jamais se monter sur le toit et surtout pas quand on est un homme car souvent les femmes vont sur les terrasses et elles ne veulent se sentir gênées ». ⁶⁷ L'on comprend bien que les hommes ne doivent pas se montrer sur la terrasse. Ce lieu de la vie publique et sociale selon Canetti est frappé d'interdit. De ce fait, on peut dire que même dans les terrasses de la ville, il y a des lois notamment celle en rapport avec la ségrégation physique entre homme et femme, l'obligation pour les femmes de port du niqab dans les rue de Marrakech. Il y a donc là une des traces du passé de la ville que Canetti constate en arpenter les espaces musulmans.

Les auteurs choisis pour une lecture géocritique de la ville sont manifestement intéressés par les religions et les coutumes de la ville : (islamiques et juives). On voit notamment que le Mellah a été bâti dans l'intention de protéger les juifs et de les maintenir en situation de dhimis. Il s'agit d'une zone distinguée où les juifs sont séparés de la population musulmane qui jouissait à l'époque de privilège énorme. Sibony offre une description assez originelle au Mellah. On remarque au travers du regard descripteur notamment que les « murs vibrent d'une lumière, tout autre, une lumière de départ ». ⁶⁸ En effet, il s'agit là de la lumière d'un peuple qui a choisi de partir ailleurs contre son gré. Cela signifie que cette lumière peut être saisie comme une trace du passé en ce qu'« elle y est depuis toujours ». ⁶⁹ Il s'agit donc d'une trace encore vivante dans ce lieu, une trace qu'il décrit comme étant son origine : « je crois. Mon origine est un départ. ». ⁷⁰ Il est donc d'évidence que dans le texte Sybonien, les traces d'un « exile chez soi » sont explicitement représentées.

⁶⁶ Canetti, 1980, p. 38.

⁶⁷ Canetti, 1980, p. 38.

⁶⁸ Sibony, 2009, p. 67.

⁶⁹ Sibony, 2009, p. 67.

⁷⁰ Sibony, 2009, p. 67.

Un des éléments les plus importants à saisir aussi parce qu'unissant l'espace humain et la littérature est l'hétérolinguisme.⁷¹ L'histoire de la ville montre à bien des égards que la cohabitation des langues est inhérente à la ville et ce, au fil de son histoire. Des traces sont donc manifestes, les mettre en lumière, c'est saisir la relation entre les espaces humains et la littérature. Parmi les langues qui fondent le lieu, on peut citer le dialecte marocain, l'hébreu et l'amazighe ainsi que la langue française. Ces langues affectent l'écriture du lieu et donc la représentation du lieu, ce qui nous paraît d'évidence.

Il est donc nécessaire de saisir les marques de cet hétérolinguisme ou bilinguisme qui fonde la ville, et ce, au travers du texte romanesque en ce que ce dernier met en lumière une ville construite par la fiction et nourrie par la réalité. Ainsi, dans le roman de Sibony, l'hébreu et le dialecte marocain nous sont patents dans le texte. À titre d'évidence, on peut lire dans le texte de Sibony : « *Au retour, nous passons à pied par la Souika (le petit souk) de Riad Zitoun, près d'une rue toute sombre, Derb Zouina. Nous avons habité là. Près de cette ruelle, il y avait une petite église, avec en haut un clocher en bois.* »⁷² Les mots « Souika » « Riad Zitoun » « Derb zaouia » appartiennent au dialecte marocain. Il s'agit de mots caractérisant les lieux de la ville, des lieux qui existent dans la réalité. Parfois, ces mots sont accompagnés d'une traduction pertinente et qui donne à penser que Sibony est un grand connaisseur du Dialecte marocain. A cela, on peut ajouter : « *Je traverse le Mellah ; la place centrale (oust soq) est délabrée comme tout le quartier.* »⁷³ Il est donc clair que la ville est décrite non seulement en français mais également en dialecte marocain ce qui donc enrichi le texte et le récit. Ici, Sibony insiste sur la place importante de cette langue dans l'espace humain de la ville de Marrakech. La spatialité de Marrakech est donc décrite non seulement en langue française mais accompagné avec le dialecte marocain que l'auteur maîtrise parfaitement.

Dans le point de vue allogène de Sibony, la spatialité de Marrakech demeure tributaire des langues qui s'entrechoquent et s'interfèrent. Lorsque le narrateur parcourt la ville, le Mellah et les boulevards de la ville attire son attention, pour les décrire, il recourt au dialecte ainsi que l'Hebreu, cela témoigne à la fois de son identité multiple et de sa culture

⁷¹ Doyon-Gosselin, 2015.

⁷² Sibony, 2009, p.124.

⁷³ Sibony, 2009, p. 50.

plurielle. Le Mellah⁷⁴ est bien un mot spécifique qui traduit de manière claire une frontière qui sépare de l'autre. Ce mot qui trouve sa signification à la fois dans l'hébreu et dans l'arabe. « *À Marrakech, tout près de l'école, il y avait un bordel, à 'Arst Meussa, mais l'idée d'y aller était purement inconcevable.* ». ⁷⁵ La fiction narrée par Sibony se nourrit aussi de la réalité, le mot « 'Arst Meussa » souligne le fait qu'il puise dans la réalité de la ville et la langue faisant partie de sa propre culture puisque il y a vécu son enfance.

Pour ce qui est de l'hébreu, le texte semble jonché de mots et d'expressions de l'hébreu traduisant la réalité de la ville. Ce qui semble normal vu que Sibony est aussi de culture juive. Ce passage témoigne de ce fait, à savoir que la spatialité de Marrakech est aussi décrite en termes hébreux :

Tish'a béav. Là, on se lamente à fond, et des pleureuses professionnelles mènent la danse dans les carrefours du Mellah. C'est pour rappeler la ruine de Jérusalem ; et s'en désoler sans compter. Pour nous, Jérusalem c'est l'Autre Ville, la ville tout autre, proche et lointaine. ⁷⁶

Enfin, on peut dire que Sibony « se faufile entre deux langues » pour dire la spatialité de Marrakech. Le choix d'une langue ou de l'autre relève de sa volonté personnelle. En évoquant ces lieux et en s'appuyant et sur le dialecte marocain et sur l'Hebreu, Sibony inscrit ces langues dans la topique littéraire de la ville.

Le point de vue endogène de Nedali montre explicitement que son regard sur la ville donne à penser qu'il y a bien des éléments témoignant du fait qu'un lien existe entre le territoire et l'identité. La ville telle qu'elle est décrite dans son texte permet de tirer au clair les rapports différents entre les espaces humains et littérature. Il existe de multiples passages qui témoignent du fait que Nedali dans *La Maison de Cicine* s'est nourrie de la toponymie pour une représentation de la ville. Toutefois, il y a chez lui une volonté de transformer la ville non pas poétiquement parlant mais du point de vue réel. Cette représentation toponymique de la ville montre que Nedali a inscrit Marrakech au cœur de sa création. Cela donne à penser que le texte de Nedali entretient une « une relation de transposition signalée par

⁷⁴ Dans l'hébreu et l'Arabe, le terme Mellah peut être saisi comme endroit où l'on conserve des produits avec le sel. Toutefois, il a acquis un autre sens du fait que dans plusieurs villes au Maroc, le Mellah signifie le quartier juif.

⁷⁵ Sibony, 2009, p.105

⁷⁶ Sibony, 2009, p. 5.

ce qu'on pourrait appeler un « *contrat toponymique* ». ⁷⁷ De multiples passages témoignent de ce fait : « *Le grand magasin de Bab Doukkala démembré en plusieurs minuscules échoppes, la maison bradée, les meubles vendus au souk des criées.* ». ⁷⁸ Bab Doukkala étant un des célèbres lieux de la ville rouge. Le nom du lieu vient de l'Arabe et du dialecte marocain.

D'autres exemples témoignent de la présence de l'Amazigh tel que : « *Dar Louriki se situe dans un cul-de-sac au cœur de Bab Aylan, l'un des quartiers les plus anciens, mais aussi les plus pauvres de la médina.* ». ⁷⁹ Le lieu *Dar Louriki* vient d'abord de l'arabe dialectal, *Dar* signifie maison et pour le mot *Louriki*, c'est le propriétaire de la maison, la vallée de l'Ourika étant sa terre d'origine, un patelin aux environs de Marrakech. Le mot vient de l'Amazigh. Il va de soi avec le lieu *Bab Aylan* qui vient à la fois de l'arabe et de l'Amazigh : *Bab* signifie en arabe la porte alors que le mot *Aylan* vient de la langue Amazigh, c'est le nom d'une plante.

On peut citer aussi le Souk Lekhmiss : « *Le seul et unique endroit où on pouvait les croiser ensemble était le souk Lekhmiss ; comme la plupart des ménages de Bab Aylan et des quartiers mitoyens,* ». ⁸⁰ On voit sans difficulté que le nom des rues est presque tout en dialecte marocain. De là, à dire que le roman de Nedali se nourrit de la réalité de Marrakech. Elle se manifeste également dans la description qui est faite à *Dar Louriki* ainsi qu'aux rues labyrinthiques de la médina, et des lieux tels que *Bab Aylan*, ou de *Bab Doukkala*, Il s'agit donc de quartiers, de rues réelles situées dans la médina de Marrakech.

D'autres passages dans le roman permettent de tirer au clair la présence dans la toponymie de la ville de la langue Amazigh. Il s'agit d'un fait que l'on ne peut nier et qui montre à quel point l'auteur s'est approprié la toponymie de la ville. Le mot *Tameslouhte* en est un exemple précis : « *Cherif avait toujours vécu à Tameslouhte, un douar bâti sur une étendue aride et poussiéreuse, située à trois lieues au sud de Marrakech.* ». ⁸¹ De là, à dire que les toponymes montrent que ce site transposé dans le roman entretient à bien des égards une relations avec le référent renvoyant au réel. A titre de résultat, le corpus déploie les strates temporelles ayant construit la ville. Les différents points de vue des trois auteurs permettent de saisir

⁷⁷ Westphal, 2000.

⁷⁸ Nedali, 2010, p. 5.

⁷⁹ Nedali, 2010, p. 9.

⁸⁰ Nedali, 2010, p. 17.

⁸¹ Nedali, 2010, p. 24.

une des strates relatives à l'espace urbain de Marrakech. La présence d'un quartier juif que le récit de voyage de Canetti décrit comme un ghetto où réside la communauté juive à l'époque du protectorat. Sibony parle pour sa part dans son récit autobiographique d'une véritable situation d'exclusion. Il s'agit d'un espace qui peut être saisi comme identitaire, parce que participant à l'histoire de la ville. C'est là une des strates de la ville, celles ayant relation avec la communauté des juifs sépharades ayant construit l'histoire de la ville. On constate sans difficulté que ce lieu est absent dans le récit de Nedali du fait que la population juive n'existe plus et que le Mellah est devenu un lieu dévasté depuis bien longtemps. Le Mellah est désigné comme lieu des ancêtres sépharades chez Canetti mais pour Sibony c'est le lieu d'un exil chez soi, d'une géographie d'exclusion et d'une condition inférieure. L'une des strates que le corpus étale étant donc liée au fait que les juifs de la ville rouge ont subi une ségrégation ethno-religieuse. On pourrait évoquer aussi l'une des strates temporelles étant celle de la division de la ville en deux parties. Ceci s'est produit à l'époque de la colonisation française. La ville était divisée en deux parties, l'une est moderne, occupée par les Français, l'autre est ancienne et est occupée par les musulmans et les juifs.

La réalité hétérolingue de la ville est manifeste dans la représentation littéraire de la ville. En cela que l'hébreu, le dialecte marocain, l'Amazighe et même le Français sont des langues qui participent au paysage de la ville. C'est cela qui nous fait dire que Marrakech est construite par la fiction et nourrie par la réalité. Cela signifie que la toponymie de la ville s'inspire en grande partie de la réalité.

Conclusion

De nos analyses résulte le fait que le spectre chromatique de la ville n'a guère changé depuis le récit de voyage de Canetti. En cela que Marrakech est resté une ville rouge dans la littérature. Les regards analysés témoignent du fait que les remparts rouges ont fait notamment que les touristes que décrit Sibony qualifient la ville de rouge ou d'ocre. Dans le texte de Nedali, Marrakech est bien une cité aux portes rouges, une cité ocre qui raillaient de plus en plus de monde. Il s'agit aussi d'une ville aux murs couleurs d'argile. La ville acquiert aussi dans les textes l'image d'une ville où s'abat un soleil éclatant. D'où la sensation de chaleur brûlante que les personnages dans les romans de notre corpus perçoivent. Ces images et ces sensations fédèrent limpide le regard exogène, allogène et endogène. On peut dire que ces images font que les frontières entre le réel et l'imaginaire se dissipent. Le point de vue qu'il soit exogène, allogène ou endogène traduit manifestement l'idée que par exemple le Mellah, lieu qui a reçu beaucoup d'intérêt de la part de Sibony et de Canetti, est perçu

comme ghetto, un lieu vide d'une couleur éclatante. C'est en partie ce que le regard lucide de Sibony capte. Outre la vacuité du lieu, il s'agit aussi d'un espace qui offre un décor moyenâgeux. La vision de Canetti, elle capte les signes d'un lieu dense qui grouille de gens selon Canetti. Ainsi, si les espaces paraissent déserts pour Sibony, Canetti les perçoit comme pleine de voix et d'une population d'une densité étonnante. La ville sent bon en ce qu'elle conduit le narrateur de Marrakech le départ vers le vertige en cela que sa déambulation dans les cafés de la ville lui fait sentir une odeur du Haschich. C'est ainsi que dans le récit de Sibony la ville devient lieu des sensations de vertiges, lieu aussi des senteurs et des parfums. A cela s'ajoute, l'image d'une ville des rythmes métalliques de la musique des Gnaouas, la ville des rythmes mystiques. Quant au récit de Canetti, la marche de l'alter égo dans les souks de la ville lui fait sentir une odeur d'épices.

A titre de résultat, le corpus déploie les strates temporelles ayant construit la ville. Les différents points de vue des trois auteurs permettent de saisir une des strates relatives à l'espace urbain de Marrakech. La présence d'un quartier juif que le récit de voyage de Canetti décrit comme un ghetto où réside la communauté juive à l'époque du protectorat. Sibony parle pour sa part dans son récit autobiographique d'une véritable situation d'exclusion. Il s'agit d'un espace qui peut être saisi comme identitaire, parce que participant à l'histoire de la ville. C'est là une des strates de la ville, celles ayant relation avec la communauté des juifs sépharades ayant construit l'histoire de la ville. On constate sans difficulté que ce lieu est absent dans le récit de Nedali du fait que la population juive n'existe plus et que le Mellah est devenu un lieu dévasté depuis bien longtemps. Le Mellah est désigné comme lieu des ancêtres sépharades chez Canetti mais pour Sibony c'est le lieu d'un exil chez soi, d'une géographie d'exclusion et d'une condition inférieure. L'une des strates que le corpus étale étant donc liée au fait que les juifs de la ville rouge ont subi une ségrégation ethno-religieuse. On pourrait évoquer aussi l'une des strates temporelles étant celle de la division de la ville en deux parties. Ceci s'est produit à l'époque de la colonisation française. La ville était divisée en deux parties, l'une est moderne, occupée par les Français, l'autre est ancienne et est occupée par les musulmans et les juifs. La réalité hétérolingue de la ville est manifeste dans la représentation littéraire de la ville. En cela que l'hébreu, le dialecte marocain, l'Amazighe et même le Français sont des langues qui participent au paysage de la ville. C'est cela qui nous fait dire que Marrakech est construite par la fiction et nourrie par la réalité. Cela signifie que la toponymie de la ville s'inspire en grande partie de la réalité.

Références

- Bachelard, G. (1957). *Poétique de l'espace*, Paris: P.U.F., coll. Quadrige, 1989.
- Barthes, Roland. *L'Empire des signes*, Paris: Flammarion, coll. Champs, 1970
- Canetti, E. (1980). *Les voix de Marrakech: journal d'un voyage*. Albin Michel.
- Carpentier, A. (2004) « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain ». Dans *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Article d'un cahier *Figura*. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/articles/huit-remarques-sur-lecrivain-en-deambulateurs-urbain>>. Consulté le 2 Janvier 2021
- Certeau, M. D. (1994). *L'invention du quotidien (Arts de faire 1)*, Paris, Union générale d'édition, coll. « 10-18 ».
- Doyon-Gosselin, B. (2015) « Pour Une géocritique De Moncton ». *Cadernos De Literatura Comparada*, n. 33, Dezembro de 2015, <https://ilc-cadernos.com/index.php/cadernos/article/view/294>. Consulté le 01.09.2021
- Moura, J-M. (1998). *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris: P.U.F.,
- Nedali, M. (2010) "La Maison de Cicine." *L'Aube*.
- Roudaut, J. (1990). *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, Paris: Hatier, coll. Brèves.
- Sansot, P. (1973). *Poétique de la ville*, Paris: Klincksieck,
- Sibony, D. (2009). *Marrakech, le départ*. Odile Jacob.
- Solnit, R. (2002). *L'art de marcher*. (trad. de l'américain par Oristelle Bonis), Paris : Actes Sud.
- Westphal, B. (2000) "Pour une approche géocritique des textes", in *La Géocritique mode d'emploi*, PULIM : Limoges, coll. « Espaces Humains », n°0, pp.9-40., URL : <https://sflgc.org/bibliotheque/westphal-bertrand-pour-une-approche-geocritique-des-textes/>, page consultée le 02 Octobre 2022.
- Westphal, B. (2007) *La Géocritique : réel, fiction, espace*. Paris : Minuit.
- Zekri, k. (2013) "Bertrand Westphal, La Géocritique. Réel, fiction, espace", *Itinéraires*, 2012-3 | 2013, 169-173
- Zytnicki, C. (2011). « Babouches et nus pieds : Perceptions antagonistes des frontières juridico-politiques entre juifs et musulmans dans le Maroc précolonial », dans Michel Bertrand et Natividad Planas (dir.), *Les Sociétés de frontière : De la Méditerranée à l'Atlantique, XVIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez.

FOR A GEOCRITICAL READING OF MARRAKECH: MOHAMED NEDALI, ELIAS CANETTI ET DANIEL SIBONY

Abstract: From our geocritical analyses of Marrakech in Nedali, Canetti and Sibony, it follows that the chromatic spectrum of the city has not changed much since Canetti's travelogue. In this way, Marrakech has remained a red city in literature. The views analysed testify to the fact that the red ramparts have caused the tourists described by Sibony to describe the city as red or ochre. The corpus unfolds the temporal strata that built the city. The different points of view of the three authors allow us to grasp one of the strata relating to the urban space of Marrakech. The presence of a Jewish quarter

that Canetti's travelogue describes as a ghetto where the Jewish community resided at the time of the Protectorate. Sibony speaks in his autobiographical account of a real situation of exclusion. The heterolingual reality of the city is evident in the literary representation of the city. Hebrew, Moroccan dialect, Amazigh and even French are languages that participate in the city's landscape.

Key Words: Geocriticism, Marrakech, Nedali, Canetti, Sibony, Space.